

Des armoires normandes, des cagettes de vaisselle, une 2CV bleue, de grandes peintures à l'huile sur toile, des tas de bouquins, en vrac. L'épaisseur et la couleur de la couche de poussière qui les recouvre donne une indication vague sur la période du dépôt : il y a quelques mois ou quelques années.

Cet environnement ouvre sur des mondes parallèles, où des formes viennent éclore. L'esprit vagabonde : comment distinguer ce qui s'est passé de ce qui n'a pas encore eu lieu ? Une meuleuse accompagnée de différents disques est au milieu du chemin. Le geste interrompu en suggère un autre qui appelle sa suite. Partout, des points de départ. Dans cet état transitoire, où destruction et construction agissent de concert, l'écart entre ce qui existe et son potentiel se fait sentir en permanence.

L'air est épais, saturé d'histoires familiales et de mythes. L'architecture est biographique, elle laisse voir l'enchevêtrement des trajectoires individuelles. Chaque trace est conservée, chaque passage ajoute une strate. C'est à partir de

celles-ci que nous navigons et déroulons les fils de la mémoire du lieu.

La poussière, la crasse, les bons et les mauvais souvenirs glissent entre nos doigts en scintillant. Les actions de la nature - imitées et accélérées - autorisent la transmutation de la matière. Autrement dit : « La langue de l'alchimie est la langue maternelle de la rêverie cosmique » (G. Bachelard, «Poétique de la rêverie»). À tout moment, quelque chose est en train de se faire, l'intensité des événements varie, ou se dilate jusqu'à disparaître.

Autour de Saturne gravite Titan, petite exoplanète semblable à ce qu'était la Terre il y a plusieurs milliards d'années. Par endroit, sa croûte rocheuse est recouverte de mers d'hydrocarbures, de méthane et d'éthane, qui doivent sûrement briller comme des flaques d'huile. Sur Titan, une journée vaut seize jours sur Terre. Nous sommes au Défend comme sur Titan. Sur une autre planète, ou au bord d'un vortex, le tourbillon du siphon d'une baignoire qui se vide. Sous mes paupières closes, je vois les planètes danser.

She Changes Everything She Touches - Starhawk

les couplets ne sont pas chantés dans l'ordre, mais simultanément

She changes everything she
touches and
Everything she touches,
changes
Change is, Touch is
Touch is, Change is
We are changers
Everything we touch can
change
Change us, Touch us
Touch us, Change us



Karin Schlaetger
Titan
Défend comme sur
Nous sommes au

Une résidence climatique
et sentimentale avec Paul
Chochois, Caroline Derniaux
et Delphine Mogarra.
À la ferme du Défend,
accompagnés par Céline
Ghisleri et Aude Halbert pour
voyons voir - art contemporain
et territoire, et accueillis
par Olivier, Pascal et Denis
Coutagne, Laurence et les
renards. Merci <3

Dans les bas de nylon ça coule,
ça se répand, ça érupte, ça
déborde d'enthousiasme.
La pâte à pain nous met en
commun, elle nous agglomère.
C'est la matrice. Elle est placée
sur la grande bassine en
aluminium, et par-dessus, le
quotidien pulvérisé se dépose
en strates de poudres grises,
ocres et blanches, composant
un relief en miniature, que sa
respiration soulève. Un souffle.
Delphine fait table rase, elle
réduit la forme à sa matière,
décompose l'horizon, affadi
d'avoir été trop regardé.
Elle provoque la gestation et
invite à la regarder enfler,
lever, pour finalement
déborder, sortir du cadre. Un
paysage de poche se dessine
dans les crevasses générées
par l'éclosion. Quand ça
retombe, les vieilles strates sont
accueillies, intégrées, et enfin,
incorporées. Un nouveau cycle
peut commencer.
C'est une jouissance de se
trouver là, témoin d'un univers
en pleine expansion. La vision
est kaléidoscopique, acide.
Delphine concentre l'immensité
dans une goutte d'eau salée.

Il y a les deux carcasses.
Carcasse de DS - quelqu'un
a dit : de déesse. Carcasse de
renard - quelqu'une a dit : de
renarde. Cinquante mètres les
séparent. Un lien ténu - un fil de
soie - les tisse ensemble.
Dans un coin des Enfers, la
charogne est toute sèche,
rabougrie. Caroline prend
l'histoire en cours et s'essaie à
continuer les gestes. Le gardien
des Enfers est un portail,
entre les mondes obscurs et
les mondes lumineux, entre le
souterrain et le révélé.
Des indices indigos naviguent
entre les mondes, brouillent
les frontières entre réel et
irréel. La fiction a un pouvoir
performatif, elle agit et
engendre des réalités. Les
choses énoncées existent.
Les choses vues ne peuvent
être dé-vues. Dans la fable de
Caroline, la fiction est elle-
même devenue un personnage.
L'hypothèse fictive, mise à
l'épreuve du réel, se révèle
invérifiable. Le réel en retour
s'en trouve augmenté, et vient
à son tour perturber le cours
de la fiction. Les aiguilles
s'emballent et c'est le coefficient
de fiction lui-même qui explose
le compteur.

L'épave de voiture qui gisait
dans l'herbe, peinarde, est
tirée de sa torpeur. Elle était
tôle rouillée, moteur à l'arrêt,
pneus en caoutchouc brûlés.
Dans l'aile avant gauche - une
pièce rapportée - son regard
se dessine dans le bloc phare,
encadré par des sourcils
anguleux. Elle préfigure les
lignes félines des futures
berlines. La carrosserie de la
DS19 série «spéciale» a perdu sa
couleur originale. Fanée.
Ce sera donc le vert menthe
d'une DS d'exposition présentée
en 1956, trouvée sur la
couverture d'un livre de poche,
qui redonnera des couleurs à
la copie. Paul est sans relâche
à la recherche de l'astuce, il
cultive le beau geste, le geste
malin. Le décapant automobile
joue un double-jeu : s'il permet
de dissoudre la couleur, il s'en
gorge en réalité, autorisant
un ultime transfert. Le
tirage en résine polyester fait
office de masque mortuaire.
Aujourd'hui, le mythe de la DS
s'étiole, c'est une aïeule que l'on
peine parfois à reconnaître
sur les photos jaunies. Sa
couleur diaphane - comme son
souvenir - menace de s'effacer.
Carrosserie couleur du temps.